

mi le feuillage. Le Marcheur embouchant alors la corne de bison qu'il portait à sa ceinture, en tira un son grave, prolongé.

—Courage, guerriers iroquois ! s'écria-t-il de sa voix la plus retentissante, des amis arrivent !

Et immédiatement les trois carabines parlèrent.

VII.

Cette attaque subite, qui débutait d'un façon si terrible pour eux, produisit un moment d'arrêt dans l'attaque des Enfants perdus. Les guerriers yakangs ranimés par ce secours qui arrivait, en profitèrent pour reprendre l'offensive et la mêlée redevint générale.

—Ma carabine devient inutile, se dit le Marcheur. Descendons, le reste de la besogne doit s'accomplir en terre ferme.

En un clin d'œil, il fut au milieu des Iroquois, se servant de sa carabine en guise de massue. A sa vue un cri de joie s'éleva parmi les assiégés, une imprécation de rage chez les assiégeants.

Raoul qui, à la lueur du brasier, avait vu le mouvement du Marcheur, imita son exemple et descendit de son arbre. Malheureusement ses yeux n'avaient pas encore le don de voir dans les ténèbres, et, au bout de quelques pas, il se trouva au milieu de la bande du Novice, qui essayait de prendre les Yakangs à revers.

Les cinq bandits n'avaient pas encore eu le temps de recharger leur carabine. Ils se ruèrent sur Raoul le couteau à la main.

Ce mouvement fut fatal à deux d'entre eux, qui tombèrent, la tête fracassée par la crosse avec laquelle Raoul faisait un moulinet terrible. Mais à son tour, le jeune homme, surpris par derrière, s'affaissa sur le sol, poussant un cri de douleur, le couteau d'un bandit planté entre les deux épaules.

Au cri de Raoul, le Marcheur s'était retourné ; il s'élança, rapide comme la foudre, sur la bande du Novice. Mais les bandits, ne jugeant pas à propos de l'attendre, tournèrent les talons et se réfugièrent dans les rangs des Enfants perdus.

Au moment où ils passaient auprès du brasier, la lueur de l'incendie se projeta en plein sur le visage de leur chef. La vue de ce visage parut produire sur le Marcheur une émotion extraordinaire. Il pâlit affreusement, ses yeux devinrent d'une fixité effrayante ; il chancela comme un homme ivre et, portant la main à son front, s'affaissa près de Raoul.

Pendant ce temps, une autre scène se passait près de la loge de la médecine. De tous les chefs des Enfants perdus, seul, le métis Scott n'avait pas été blessé.

—Un instant ! se dit-il, Œil-Sanglant s'est laissé ensorceler par les beaux yeux de Fleur-de-Printemps si je la lui amenais, il me la payerait un bon prix.... c'est une idée cela !... Et puis d'ailleurs, s'il n'en veut pas, la petite fera mon affaire... Hé ! hé !... Voilà le vrai moment d'agir

Et il s'avança, en rampant comme une bête fauve, vers la loge de la médecine.

L'obscurité l'empêcha de voir un guerrier qui depuis le commencement de la lutte, accroupi sur ses talons et dans une complète immobilité, avait tenu les yeux constamment fixés sur l'asile de Fleur-de-Printemps. Ce guerrier, c'était le Castor.

Le métis continuait sa marche silencieuse, sûr du succès ; déjà il atteignait la porte de la loge, lorsque le Castor, sortant de son immobilité et lui posant la main sur l'épaule :

— Ouch ! dit-il, le Métis est habile ; il rampe comme un serpent.

— Que la peste l'étouffe ! murmura Scott.

— Les yeux de Fleur-de-Printemps sont deux étoiles, un guerrier serait heureux de les posséder pour éclairer son wigwam.

Oui, n'est-ce pas ? ... Mais pardon, je n'ai pas le temps de causer.

— Le Métis veut donc enlever la fille de Flèche-Noire ?

— Vous l'avez dit.

— Eh bien, le Métis ne fera pas cela.

— Hein ? fit Scott en fronçant le sourcil et portant la main à son couteau.

—Un autre chef a été touché par la beauté de Fleur-de-Printemps.

—Oui, Œil-Sanglant. Et bien ! c'est pour lui que je travaille.

Le Castor secoua la tête.

—Mon frère ne brisera pas cette porte, dit-il.

—Qui m'en empêchera ?

—Moi !

Prompt comme l'éclair, le Métis se précipita sur l'Indien, le couteau levé.

Mais le Castor était sur ses gardes. D'un bond de côté, il évita le choc ; puis saisissant son ennemi par le milieu du corps, il le lança à toute volée comme une masse inerte par dessus le brasier. Cet exploit accompli l'Indien reprit flegmatiquement sa faction en face de la loge de la médecine.

Cependant le combat continuait entre les Yakangs et les Enfants perdus. Tout à coup la voix du novice retentit :

—Victoire ! criait-il, le Marcheur et son compagnon sont morts !

Mais en même temps un cri rauque, qui n'avait